

UNIVERSITE DU SUD TOULON - VAR  
UFR LETTRES  
ANNEE 2007-2008  
LICENCE DE LETTRES MODERNES L3  
Deuxième session  
Premier semestre

UE 61 a 2  
QUESTION D'HISTOIRE LITTERAIRE XXe SIECLE  
Cours de Mme Martine Sagaert

*Aucun document autorisé / durée de l'épreuve : 4 heures*

SUJETS D'EXAMEN

Vous traiterez au choix l'un ou l'autre des sujets suivants

I DISSERTATION

Dans quelle mesure *Les Faux-monnayeurs* d'André Gide est une œuvre caractéristique d'un temps de contestations et de recherches au niveau romanesque ?

II COMMENTAIRE COMPOSE

André Gide, *Les Faux-monnayeurs*, Troisième partie, ch. IV.

Ce même soir, Bernard retrouvait Édouard.  
« Ça s'est bien passé, la rentrée ?  
— Pas mal. Et, comme ensuite il se taisait :  
— Monsieur Bernard, si vous n'êtes pas d'humeur à parler de vous-même, ne comptez pas sur moi pour vous presser. J'ai horreur des interrogatoires. Mais permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez offert vos services et que je suis en droit d'espérer de vous quelques récits...  
— Que voulez-vous savoir ? reprit Bernard d'assez mauvaise grâce. Que le père Azais a prononcé un discours solennel, où il proposait aux enfants de " s'élaner d'un commun élan, et avec une juvénile ardeur... " ? J'ai retenu ces mots, car ils sont revenus trois fois. Armand prétend que le vieux les place dans chacun de ses laïus. Nous étions assis lui et moi, sur le dernier banc, tout au fond de la classe, contemplant la rentrée des gosses, comme Noé celle des

animaux dans l'arche. Il y en avait de tous les genres ; des ruminants, des pachidermes, des mollusques et d'autres invertébrés. Quand, après le laïus, ils se sont mis à parler entre eux, nous avons remarqué, Armand et moi, que quatre de leurs phrases sur dix commençaient par : " Je parie que tu ne... "

— Et les six autres ?

— Par : " Moi, je... "

— Voici qui n'est pas mal observé, je le crains. Quoi d'autre encore ?

— Certains me paraissent avoir une personnalité fabriquée.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda Édouard.

— Je songe particulièrement à l'un d'eux, assis à côté du petit Passavant qui, lui, me paraît simplement un enfant sage. Son voisin, que j'ai longuement observé, semble avoir pris pour règle de vie le *Ne quid nimis* des Anciens. Ne pensez-vous pas qu'à son âge, c'est là une devise absurde ? Ses vêtements sont étriqués, sa cravate est stricte ; il n'est pas jusqu'à ces lacets de souliers, qui s'achèvent juste avec le nœud. Si peu que j'aie causé avec lui, il a trouvé le temps de me dire qu'il voyait partout un gaspillage de force, et de répéter, comme un refrain : " Pas d'effort inutile. "

— La peste soit des économies, dit Édouard. Cela fait, en art, les profixes.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ont peur de rien perdre. Quoi d'autre encore ? Vous ne me dites rien d'Armand.

— Un curieux numéro, celui-là. A vrai dire, il ne me plaît guère. Je n'aime pas les contrefaits. Il n'est pas bête, assurément ; mais son esprit n'est appliqué qu'à détruire : du reste, c'est contre lui-même qu'il se montre le plus acharné ; tout ce qu'il a de bon en lui, de généreux, de noble ou de tendre, il en prend honte. Il devrait faire du sport ; s'aérer. Il s'aigrît à rester enfermé tout le jour. Il semble rechercher ma présence ; je ne le fuis pas, mais ne puis me faire à son esprit.

— Ne pensez-vous pas que ses sarcasmes et son ironie abritent une excessive sensibilité, et peut-être une grande souffrance ? Olivier le croit.

— Il se peut ; je me le suis dit. Je ne le connais pas bien encore. Le reste de mes réflexions n'est pas mûr. J'ai besoin d'y réfléchir ; je vous en ferai part ; mais plus tard. Ce soir, excusez-moi si je vous quitte. J'ai mon examen dans deux jours ; et puis, autant vous l'avouer... je me sens triste. »

L.M3

51 b

genre littéraire XV<sup>e</sup> siècle

1<sup>er</sup> semestre 2<sup>ème</sup> session

date

salle

durée de l'épreuve: 3 heures

correcteur: M. Dauphiné

n.B. aucun document n'est autorisé

• questions (12 points)

- citez 4 vers de Du Bellay (1 point)
- que pensez-vous de la généalogie ouvrant Gargantua et Pantagruel? (2 points)
- qui est-ce qu'un poète régulier? (1 point)
- expliquez le mode de composition des Essais (2 points)
- quelle est la leçon de l'essai "des cochons"? (2 points)
- quel fut le rôle de l'Stoïcisme dans la Renaissance? (2 points)
- sens de: enthousiasmé, allongeailla (1 point)
- expliquez le titre du recueil de Du Bellay: Les Regrets (1 point)

• essai (8 points)

En quels sens pourrait-on affirmer que la littérature de XV<sup>e</sup> siècle est déjà le triomphe d'une esthétique classique?

• bonus (2 points)

Erasmus: son influence et ses convictions.

Enseignante : É. Devriendt

Durée : 4 heures. Documents autorisés : aucun.

## Texte

1       Après le dîner, la vieille Coumba fit venir sa fille. Toutes deux confièrent au marabout l'objet de  
2 leurs soucis et lui expliquèrent le miracle qu'elles attendaient de lui. Le Peul déclina son palmarès,  
3 énuméra des prénoms de femmes, une foule de clientes comblées. Pour clore la consultation, il  
4 leva les yeux et les mains au ciel, sa voix limpide remplit la pièce d'un *Bihismilahi*, suivi d'un  
5 engrenage de mots incompris des deux femmes. Dans un silence religieux, elles imitèrent son geste,  
6 à ceci près qu'elles ne tendaient pas leurs mains au ciel mais vers leur intercesseur qui, à la fin de  
7 sa prière, les couvrit d'une ondée de salive sainte. *Alhamdou lillahi !* Merci, Allah ! Gnarelle et sa  
8 mère, impressionnées par le grand jeune homme et ses fétiches, se retirèrent, courbées par le respect  
9 et pleines d'espoir. Le saint homme désirait maintenant rester seul pour prier, méditer avant de se  
10 coucher car, disait-il, c'est au cours de la nuit qu'il interrogeait les esprits et recevait leurs directives.  
11 Naturellement, ces esprits fixaient le coût des prestations, un dédommagement impératif [...].

12       Le lendemain matin, devant sa tasse de quinquéliba, une demi-baguette bien beurrée et quelques  
13 beignets maison encore fumants, il accueillit ma tutrice et sa fille, arrivée dès le premier chant du  
14 coq. Dans un long discours ascendant, il dévoila le cheminement nécessaire à la reconquête du  
15 bonheur de Gnarelle. Ayant fourni à la jeune femme une cordelette sertie de petites racines, une  
16 mixture d'herbes concassées et une bouteille remplie d'un liquide noirâtre, il expliqua :

17       – Cette cordelette, tu la porteras désormais autour de la taille. Cette poudre, tu en mettras trois  
18 pincées dans le dîner de ton époux, tous les soirs, durant une semaine. Tu commenceras un vendredi,  
19 tu termineras le vendredi suivant.

20       Gnarelle, la tête inclinée, tendit religieusement les deux mains vers « le seigneur », en psalmodi-  
21 ant des remerciements.

22       – Cette bouteille, reprit le Peul, tu feras attention au liquide qu'elle contient, il est doté d'un  
23 charme très efficace qui se retournerait infailliblement contre toi si tes coépouses en étaient touchées.  
24 Méfie-toi de tes coépouses, j'insiste sur ce point, car elles agissent dans l'ombre.

25       – *Wallaye, wallaye !* cria mère Coumba. Ma fille est devenue amorphe, elle est comme vidée de  
26 son énergie [...].

27       – Ne vous en faites pas, poursuivit le fringant marabout, le visage irradié d'un sourire, Dieu  
28 apporte une solution à chacun de nos soucis. *Inch'Allah*, tout va rentrer dans l'ordre, si vous suivez  
29 mes instructions jusqu'au bout.

## Questions

### 1. La question de la phrase

*N.B. Pour les deux questions suivantes, vos analyses distingueront systématiquement deux niveaux : syntaxique d'une part, informationnel d'autre part.*

- (a) Vous classerez et analyserez les **groupes détachés** suivants : compléments de phrase, appositions.
- (b) Vous classerez et analyserez les **structures dites d'« emphase »** (dislocation et extraction).

### 2. Linguistique textuelle

- (a) Vous étudierez la **progression thématique** de la ligne 1 à la ligne 11.

*N.B. Votre perspective sera strictement transphrastique.*

- (b) Vous étudierez dans l'ensemble du texte les **anaphores** associées au référent suivant : le marabout.

### 3. Le verbe : temps et aspect

Vous étudierez les **emplois des tiroirs verbaux de l'indicatif** dans l'ensemble du texte.

*N.B. Vous présenterez votre étude sous la forme d'un plan. Vous vous attacherez, dans vos analyses, à rendre compte avec précision des deux catégories du temps et de l'aspect (aspect grammatical et, quand cela s'imposera, aspect lexical).*

LM3-Antiquité au présent (option spécifique)

Année 2007-2008

Session de rattrapage / Semestre 5

S. E. Bernard

Pline le Jeune, *Correspondance*.

Durée de l'épreuve : 3 heures

Aucun document autorisé

#### Lettre 4, livre VI :

Pline écrit à son épouse Calpurnia

Jamais je n'ai davantage maudit les obligations qui m'ont interdit ou de t'accompagner lorsque convalescente tu partais en Campanie, ou de te rejoindre peu après ton départ. Car, maintenant surtout, je voudrais de tout cœur être auprès de toi pour constater de mes yeux ta convalescence, ton état et savoir en un mot si tu t'es accommodée sans difficulté des plaisirs du lieu et de son opulence. En vérité, même bien portante, je souhaiterais encore ta présence, et non sans inquiétude ! On est impatient et inquiet quand, d'un être tendrement chéri, on reste quelque temps sans nouvelle ; ainsi, en cet instant, non seulement ton absence, mais aussi ta santé m'emplit d'angoisses vagues et irraisonnées : je redoute tout, j'imagine le pire et, tel est le propre des cœurs angoissés, je me représente d'abord ce qui me cause le plus d'appréhension. Aussi, je te le demande en grâce, à ma crainte accorde chaque jour une lettre et même deux. Je me sentirai plus tranquille à leur lecture, mais aussitôt je tremblerai encore dès que je les aurai achevées. Adieu.

#### Lettre 21, livre IV

Lettre à son ami Velius Cerialis sur le drame qui touche la famille d'Helvidius, dont il est proche.

Quelle fin triste et déplorable ont connue les sœurs Helvidia, mortes l'une et l'autre des suites de leur accouchement, en mettant au monde une fille ! Je m'abandonne au chagrin, mais ma peine n'a rien d'excessif tant il me semble affligeant que de si distinguées jeunes femmes, dans la fleur de l'âge, aient péri en donnant le jour à un enfant. J'ai pitié de ces petites filles, privées de leurs mères à l'instant même de leur naissance, j'ai pitié de ces parfaits époux et je pleure aussi sur moi-même. Car je chéris toujours avec autant de tendresse le père de ces jeunes mortes, comme cela est prouvé par mon plaidoyer et mes ouvrages ; et maintenant, de ses trois enfants, un seul survit et sa maison, solidement édifiée sur plusieurs colonnes il n'y a guère, n'a plus désormais qu'un appui, qu'un seul soutien isolé. Et pourtant mon chagrin trouvera une grande consolation si le sort nous conserve au moins celui qui survit, fort et plein de santé, et l'égal de son père et de son illustre aïeul. Par le fait qu'il est seul désormais, je m'inquiète plus encore en ce qui concerne sa vie et son caractère, car en fait d'amitié, tu connais la tendresse de mon âme, tu n'ignores pas mes appréhensions. Tu n'as donc aucun sujet d'étonnement à me voir craindre beaucoup pour celui sur qui je fonde beaucoup d'espoirs !

Adieu

**Sujet** : en suivant l'ordre de chacun des textes ou en regroupant vos remarques, vous mettrez en évidence l'intérêt de ces deux lettres.

LM3- option spécifique « latin »

Année 2007-2008

Rattrapage du 1<sup>er</sup> semestre

SEMESTRE 5

J. E. Bernard

Durée de l'épreuve : 3 heures

Dictionnaire autorisé

VERSION LATINE

Alexandre et le nœud gordien

Alexander, postquam Gordium (1) urbem subegit, Iouis templum intrat. Vehiculum quo Gordium (2), Midae patrem, uectum esse incolae dicebant, aspexit. Quod pulcherrimum non erat, nam simillimum omnibus uulgaribus curribus erat. Sed notabile erat iugum adstrictum permultis nodis in se implicatis. Incolae credebant oraculum de eo nodo adfirmabantque eum qui inexplicabile uinculum soluisset Asiae regnum sumpturum esse. Itaque Alexandri animo incessit cupido sortis eius explendae (3). Circa regem erat et Phrygum turba et Macedonum. Existimabant Alexandrum superbiorem fuisse, nam putabant irritum inceptum (4) detestabile omen fore. Rex, quod nodos manibus soluere non potuerat, dixit : « eo modo soluantur » gladioque eos rupit.

Notes :

(1) *Gordium*, ii, n : Gordium, ville de Phrygie.

(2) *Gordius*, ii, m : Gordius (nom d'homme).

(3) *Cupido*, inis, m : désir, envie ; *sortem explere* : réaliser une prédiction.

(4) *Irritum inceptum* : « une tentative qui échoue »

LM 3. - U. E. 53 b : LANGUE MÉDIÉVALE - semestre 5 - 2<sup>ème</sup> session

## Contrôle continu / Examen - juin 2008

Durée de l'épreuve : 2h30 - Documents autorisés : aucun.

*Le Roman de Renart* : Noble s'adresse à Ysengrin pour lui imposer la paix...

D'autre part la pais est juree et la terre aseüree :	280	entre Renart et Isangrin, se ne fust Chantecler et Pinte,	[3 a] 296
qui la fraindra, s'il est tenuz, mout malement sera venuz. »		qui avenoit a cort soi quinte, devant le roi de Renart plaindre.	
Quant Isangrin oi le roi qui de la pais prenoit conroi,	284	Or est li feus griés a estaindre, que sire Chanteclers li cos	
touz fu honteus, ne sot que faire, ne il n'en set a quel chief traire.		et Pinte qui pont les oes gros	300
A la terre entre .ii. eschames s'asist sa queue entre ses james,	288	et Rouse et Noire et la Blanchete, atraînent une charroite	
Or estoit bien Renart cheü, se Diex li eüst porveü.		ennoree d'une cortine : dedanz gisoit une geline	304
En tel point l'avoit pris li rois, la pes fust maugré les irois	292	qu'eles amainant en litiere tout autresi con une biere.	
et la guerre preüst ja fin		Renart l'avoit si malmenee et aus danz si desfiguree	308
		qu'i li avoit la cuise traite et la detre ele dou cors traite.	
		Quant li rois ot mengié assez, et de plaidier estoit lassez,	312
		ez vos les gelines a tant et Chantecler paumes batant.	
		Pinte s'escrie premeraine et les autres a longe alaine :	316
		« Por Dieu, fait ele, gentix bestes et chien et leu, si con vos estes, qar conseiliez ceste chaitive.	

1/ TRADUCTION (5 points) : traduire le texte du vers 283 au vers 310.

2/ PHONÉTIQUE (3 points)

Expliquer l'évolution phonétique, depuis le latin jusqu'au français moderne, de *pais* (279, et *pes* 202), du latin *pacem* et de *cheü* (289) du latin *cadutum*.

3/ MORPHOLOGIE (4 points)

- a) Relever et classer les adjectifs qualificatifs du passage en fonction du système de déclinaison de l'ancien français.  
b) Expliquer la formation du paradigme auquel appartient la forme *gentix* (525), depuis le latin jusqu'au français moderne.

4/ SYNTAXE (4 points)

- a) Étudier les systèmes hypothétiques du passage ;  
b) Faites les remarques syntaxiques nécessaires sur l'expression *Chantecler paumes batant* (v.314).

5/ VOCABULAIRE (4 points)

Étudier les mots *traire* (286, et *traite* 310), et *plaidier* (312).



UNIVERSITE DU SUD TOULON - VAR  
UFR LETTRES  
ANNEE 2007-2008  
LICENCE DE LETTRES MODERNES L3 / S6

UE 61 a

QUESTION D'HISTOIRE LITTÉRAIRE XX<sup>e</sup> SIECLE

Cours de Mme Martine Sagaert

L'ŒUVRE ROMANESQUE DE MAURIAC : TRADITION ET MODERNITE

SUJETS D'EXAMEN

*Aucun document autorisé / durée de l'épreuve : 4 heures*

Vous traiterez au choix l'un ou l'autre des sujets suivants

I DISSERTATION

François Mauriac reprend à son compte l'affirmation d'André Gide : « La convention est la grande pourvoyeuse de mensonges. » Vous analyserez cette citation à partir des œuvres au programme *Le Baiser au lépreux*, *Le Désert de l'amour* et *Thérèse Desqueyroux* et vous montrerez dans quelle mesure elle s'applique à la fois à la psychologie des personnages et au traitement romanesque.

II COMMENTAIRE COMPOSE

*Thérèse Desqueyroux*, ch. II

L'enfance de Thérèse : de la neige<sup>9</sup> à la source du fleuve le plus sali. Au lycée, elle avait paru vivre indifférente et comme absente des menues tragédies qui déchiraient ses compagnes. Les maîtresses<sup>6</sup> souvent leur proposaient l'exemple de Thérèse Larroque : « Thérèse ne demande point d'autre récompense que cette joie de réaliser en elle un type d'humanité supérieure. Sa conscience<sup>4</sup> est son unique et suffisante lumière. L'orgueil d'appartenir à l'élite humaine la soutient mieux que ne ferait la crainte du châtiement... » Ainsi s'exprimait une de ses maîtresses. Thérèse s'interroge : « Étais-je si heureuse ? Étais-je si candide ? Tout ce qui précède mon mariage prend dans mon souvenir cet aspect de pureté ; contraste, sans doute, avec cette ineffaçable salissure des noces. Le lycée, au-delà de mon temps d'épouse et de mère, m'apparaît comme un paradis. Alors<sup>8</sup> je n'en avais pas conscience. Comment aurais-je pu savoir que dans ces années d'avant la vie, je vivais

ma vraie vie ? Pure, je l'étais : un ange, oui ! Mais un ange plein de passions. Quoi que prétendissent mes maîtresses, je souffrais, je faisais souffrir. Je jouissais du mal que je causais et de celui qui me venait de mes amies ; pure souffrance qu'aucun remords n'altérait : douleurs et joies naissaient des plus innocents plaisirs<sup>1</sup>. »

La récompense de Thérèse, c'était, à la saison brûlante, de ne pas se juger indigne<sup>2</sup> d'Anne qu'elle rejoignait sous les chênes d'Argelouse. Il fallait qu'elle pût dire à l'enfant élevée au Sacré-Cœur : « Pour être aussi pure que tu l'es, je n'ai pas besoin de tous ces rubans ni de toutes ces rengaines... » Encore la pureté d'Anne de La Trave était-elle faite surtout d'ignorance. Les dames du Sacré-Cœur interposaient mille voiles entre le réel et leurs petites filles. Thérèse les méprisait de confondre vertu et ignorance : « Toi, chérie, tu ne connais pas la vie », répétait-elle en ces lointains étés d'Argelouse. Ces beaux étés... Thérèse, dans le petit train<sup>3</sup> qui démarre enfin, s'avoue que c'est vers eux qu'il faut que sa pensée remonte, si elle veut voir clair. Incroyable vérité que dans ces aubes toutes pures de nos vies, les pires orages étaient déjà suspendus. Matinées trop bleues ; mauvais signe pour le temps de l'après-midi et du soir. Elles annoncent les parterres<sup>5</sup> saccagés, les branches rompues et toute cette boue. Thérèse n'a pas réfléchi, n'a rien prémédité à aucun moment de sa vie ; nul tournant brusque : elle a descendu une pente insensible, lentement d'abord puis plus vite. La femme perdue de ce soir, c'est bien le jeune être radieux qu'elle fut durant les étés de cet Argelouse où voici qu'elle retourne furtive et protégée par la nuit.

Quelle fatigue ! À quoi bon découvrir les ressorts secrets de ce qui est accompli ? La jeune femme, à travers les vitres, ne distingue rien hors le reflet de sa figure morte. Le rythme du petit train se rompt<sup>2</sup> ; la locomotive siffle longuement, approche avec prudence d'une gare. Un falot balancé par un bras, des appels en patois, les cris aigus des porcelets débarqués : Uzește déjà. Une station encore<sup>7</sup>, et ce sera Saint-Clair d'où il faudra accomplir en carriole la dernière étape vers Argelouse. Qu'il reste peu de temps à Thérèse pour<sup>6</sup> préparer sa défense !

UNIVERSITE DU SUD TOULON - VAR  
UFR LETTRES  
ANNEE 2007-2008  
LICENCE DE LETTRES MODERNES L3  
Deuxième session / Deuxième semestre

UE 61 a  
QUESTION D'HISTOIRE LITTÉRAIRE XX<sup>e</sup> SIECLE  
Cours de Mme Martine Sagaert

*Aucun document autorisé / durée de l'épreuve : 4 heures*

SUJETS D'EXAMEN

Vous traiterez au choix l'un ou l'autre des sujets suivants

DISSERTATION

Dans quelle mesure le romancier François Mauriac est-il « un métaphysicien, qui travaille dans le concret » ?

COMMENTAIRE COMPOSE : *Le Désert de l'amour*, ch. III

Mais, ainsi dévoré, il observait moins son fils, cet été-là. Dépositaire de tant de secrets honteux, le docteur répétait souvent : « Nous croyons toujours que le " fait divers " ne nous concerne pas, que l'assassinat, le suicide, la honte, c'est pour les autres, et pourtant... » Et pourtant il ne sut jamais que, dans cet août mortel, son fils avait été tout près d'accomplir un geste irréparable. Raymond voulait fuir, mais, en même temps, se cacher, n'être pas vu. Il n'osait pas entrer dans un café, dans un magasin. Il lui arrivait de passer dix fois devant une porte sans se résoudre à l'ouvrir. Cette phobie rendait impossible toute évasion, mais il étouffait dans cette maison. Bien des soirs, la mort lui apparut ce qui est le plus simple ; il ouvrit le tiroir du bureau où son père cachait un revolver d'un modèle ancien : Dieu ne voulut pas qu'il en trouvât les balles. Un après-midi, il traversa les vignes assoupies, descendit vers le vivier, au bas d'une prairie aride : il espérait que les plantes, les mousses enlacceraient ses jambes, qu'il ne pourrait se dépêtrer de cette eau bourbeuse et qu'enfin sa bouche, ses yeux seraient comblés de vase, que nul ne le verrait plus, et qu'il ne verrait plus les autres le voir. Des moustiques dansaient sur cette eau ; des grenouilles, comme des cailloux, troublaient cette ténacité mouvante. Prise dans des plantes, une bête crevée était blanche. Ce qui sauva Raymond, ce jour-là, ne fut pas la peur, mais le dégoût.

Par bonheur, il n'était pas souvent seul, le tennis des Courrèges attirant la jeunesse des propriétés voisines. Mme Courrèges reprochait aux Basque d'avoir exigé qu'elle fit la dépense de ce tennis et d'être partis quand ils auraient pu y jouer. Les étrangers seuls en profitaient : une raquette à la main, des garçons vêtus de blanc, et qu'on n'entendait pas venir sur leurs espadrilles muettes, apparaissaient dans le salon à l'heure de la sieste, saluaient ces dames, s'informaient à peine de Raymond, et puis rentraient dans la lumière bientôt retentissante de leurs *play*, de leurs *out* et de leurs rires. « Ils ne se donnent pas

la peine de refermer la porte », gémissait Mme Courrèges mère, dont l'idée fixe était de ne pas laisser entrer la chaleur. Raymond eût peut-être consenti à jouer, mais la présence des jeunes filles le chassait — ah ! surtout les demoiselles Cosserouge : Marie-Thérèse, Marie-Louise et Marguerite-Marie, trois blondes épaisses à qui trop de cheveux donnait des migraines — condamnées à porter sur la tête une architecture énorme de tresses jaunes, mal retenue par les peignes et toujours menacée. Raymond les haïssait : qu'est-ce qu'elles avaient à rire tout le temps ? Elles se « tordaient », trouvaient toujours que les autres étaient « pouffants ». Au vrai, elles ne riaient pas plus de Raymond que de quiconque, mais c'était son mal de se croire le centre de la risée universelle. Il avait d'ailleurs une raison précise de les haïr : la veille du départ des Basque Raymond n'avait osé refuser à son beau-frère la promesse de monter un immense cheval que le lieutenant laissait à l'écurie. Mais, à cet âge-là, Raymond, à peine en selle, avait toujours été la proie d'un vertige qui faisait de lui le plus ridicule cavalier. Les demoiselles Cosserouge, un matin, l'avaient surpris dans une allée forestière, cramponné au pommeau, puis déposé rudement sur le sable. Il ne pouvait les voir sans se souvenir des grands éclats qu'elles firent alors ; en toute rencontre, elles aimaient rappeler les circonstances de sa chute.

Quelle tempête la plus bénigne taquinerie suscite, dans un jeune cœur, à cet équinoxe du printemps ! Raymond ne distinguait pas l'une des Cosserouge des autres et, dans sa haine, il ne considérait que le bloc des Cosserouge, espèce de monstre gras à trois chignons, toujours suant et gloussant sous les arbres immobiles de ces après-midi d'août 19...

## STYLISTIQUE DES TEXTES ARGUMENTATIFS ET THEATRAUX

### 1. Texte de Robbe-Grillet, *Pour un nouveau roman* :

*Alain Robbe-Grillet a déjà écrit Les Gommages (1953), le Voyeur (1955), La Jalousie (1957), Dans le labyrinthe (1959) et Instantanés (recueil de nouvelles), lorsqu'en 1963 il réunit, sous le titre Pour un nouveau roman, une série d'articles publiés au cours des huit années précédentes; ces essais ont fait de lui, malgré lui, dit-il, le théoricien de ce qu'on nomme école du regard, roman objectif, école de minuit (à cause des Éditions de minuit qui ont publié la plupart des néo-romanciers) ou nouveau roman.*

Parler du contenu d'un roman comme d'une chose indépendante de sa forme, cela revient à rayer le genre entier du domaine de l'art. Car l'œuvre d'art ne contient rien, au sens strict du terme (c'est-à-dire comme une boîte peut renfermer, ou non, à l'intérieur, quelque objet de nature étrangère). L'art n'est pas une enveloppe aux couleurs plus ou moins brillantes chargée d'ornementer le « message » de l'auteur, un papier doré autour d'un paquet de biscuits, un enduit sur un mur, une sauce qui fait passer le poisson. L'art n'obéit à aucune servitude de ce genre, ni d'ailleurs à aucune autre fonction préétablie. Il ne s'appuie sur aucune vérité qui existerait avant lui; et l'on peut dire qu'il n'exprime rien que lui-même. Il crée lui-même son propre équilibre et pour lui-même son propre sens. Il tient debout tout seul, comme le zèbre; ou bien il tombe.

On voit ainsi l'absurdité de cette expression favorite de notre critique traditionnelle: « Untel a quelque chose à dire et il le dit bien. » Ne pourrait-on avancer au contraire que le véritable écrivain n'a rien à dire? Il a seulement une manière de dire. Il doit créer un monde, mais c'est à partir de rien, de la poussière...

C'est alors le reproche de « gratuité » que l'on nous oppose, sous prétexte que nous affirmons notre non-dépendance. L'art pour l'art n'a pas bonne presse: cela fait penser au jeu, aux jongleries, au dilettantisme. Mais la nécessité, à quoi l'œuvre d'art se reconnaît, n'a rien à voir avec l'utilité. C'est une nécessité tout intérieure, qui apparaît évidemment comme gratuité lorsque le système de référence est fixé du dehors: vis-à-vis de la révolution, par exemple, nous l'avons dit, l'art le plus haut peut sembler une entreprise secondaire, dérisoire même.

C'est là que réside la difficulté - on serait tenté d'écrire l'impossibilité - de la création: l'œuvre doit s'imposer comme nécessaire, mais nécessaire pour rien; son architecture est sans emploi; sa force est une force inutile. [Si ces évidences passent aujourd'hui pour des paradoxes, lorsqu'il s'agit du roman, alors que chacun les admet sans peine pour la musique, c'est seulement à cause de ce qu'il faut bien appeler *l'aliénation* de la littérature dans le monde moderne]. Cette aliénation, que les écrivains eux-mêmes subissent la plupart du temps sans même s'en rendre compte, est entretenue par la quasi-totalité de la critique, à commencer par celle d'une extrême-gauche qui prétend, dans tous les autres domaines, lutter contre la condition aliénée de l'homme. Et nous voyons que la situation est encore pire dans les pays socialistes, où la libération des travailleurs est, dit-on, chose accomplie.

Comme toute aliénation, celle-ci opère bien entendu une inversion générale des valeurs comme du vocabulaire, si bien qu'il devient fort difficile de réagir et que l'on hésite à employer les mots dans leur acception normale. Ainsi en va-t-il pour ce terme de « formalisme ». Pris dans son sens péjoratif, il ne devrait en effet s'appliquer - comme l'a fait remarquer Nathalie Sarraute - qu'aux romanciers trop soucieux de leur « contenu », qui, pour mieux le faire entendre, s'éloignent volontairement de toute recherche d'écriture risquant de déplaire, ou de surprendre: ceux qui, précisément, adoptent une forme - un moule - qui a fait ses preuves, mais qui a perdu toute force, toute vie. Ils sont formalistes parce qu'ils ont accepté une forme toute faite, sclérosée, qui n'est plus qu'une formule, et parce qu'ils s'accrochent à cette carcasse sans chair.

Le public à son tour associe volontiers le souci de la forme à la froideur. Mais cela n'est plus vrai du moment que la forme est invention, et non recette. Et la froideur, comme le formalisme, se trouve bel et bien du côté du respect des règles mortes. Quant à tous les grands romanciers depuis plus de cent ans, nous savons par leurs journaux et leurs correspondances que le soin constant de leur travail, ce qui a été leur passion, leur exigence la plus spontanée, leur vie, ce fut justement cette forme, par quoi leur œuvre a survécu.

